

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE



LE DOYEN

Notre doyen Gaston Derrieu s'est éteint le 4 février dernier - dans sa 95^e année - au Puy en Velay. Il avait accompli toute sa scolarité au lycée de garçons de Constantine, depuis les classes primaires. Devenu pharmacien et biologiste, il exerça successivement à Philippeville et à Sétif. Jusqu'à ses derniers instants, il conserva une mémoire étonnante, évoquant avec verve et humour les nombreux souvenirs qui le rattachaient à son cher bahut.

AGAPES A PARIS

La réunion traditionnelle de printemps en Ile-de-France s'est déroulée dimanche 26 mars à l'hôtel Mercure de Paris-Vanves. Les participants - peu perturbés par le récent horaire d'été - furent accueillis dans ce cadre familier par Jean-Dominique Foata et René Fouque.

Dans son propos de bienvenue, J.-D. Foata s'est réjoui de la présence de nouveaux convives qu'il espère définitivement acquis au principe de cette rencontre annuelle, occasion pour les anciens de sacrifier dans la bonne humeur... au culte de Mercure.

Regrettant l'éloignement (obstacle à leur participation) de nombreux camarades, il se fit l'interprète des messages de sympathie reçus, en particulier celui du "couple présidentiel" Janine et Michel Sadeler, qu'accompagnaient des photographies d'anciens voire très anciens professeurs et élèves.

Il souligna aussi que la date douloureuse du 26 mars n'avait pas échappé aux organisateurs, mais que celle du

— SUITE PAGE 3 —

L'ÉPOPÉE AFRICAINE DE LA MORICIÈRE

L'E.P.S., vous souvenez-vous ? Cette Ecole Primaire Supérieure qui, avec l'Ecole Normale, affrontait sur les stades nos équipes lycéennes. Arriva le jour où quelque loi issue d'on ne sait plus quel ministère en fit un établissement du second degré semblable à nos bahuts.

On le baptisa alors du nom de celui qui, à la tête de ses zouaves, se couvrit de gloire en prenant Constantine à l'assaut : Lamoricière.

Après l'évocation du duc d'Aumale et du D^r Laveran, il était naturel que nos "Bahuts du Rhumel" rappellent le souvenir du grand soldat parainant le "petit frère" du Coudiat.

L'initiative de ce rappel du passé revient à notre camarade René Blanc, qui s'est documenté à Saint-Philbert-de-Grand-Lieu, commune où se trouve "rapatriée" la statue qui s'élevait à Constantine, place Lamoricière, au bas de l'avenue Liagre (ci-contre).

Placée sur un socle de pierre blanche de Chauvigny (Vienne), haute de huit mètres cinquante de la base à la pointe de l'épée (l'ensemble pèse 21

tonnes), elle fut ré-inaugurée le 29 juin 1969 devant deux mille personnes, soixante et un ans après son érection en Algérie. Les honneurs militaires furent rendus par le peloton équestre de l'école interarmes Saint-Cyr-Coët-Quidan.

Pourquoi Saint-Philbert-de-Grand-Lieu ? Parce qu'à deux kilomètres de là, se trouve la terre de la Moricière, très vieille seigneurie qui, après avoir appartenu à di-

verses familles depuis 1381, passa aux Juchault en 1715, par suite du mariage de Christophe Juchault avec Geneviève Bouhier de la Verrie.

C'est dans la chapelle du cimetière de Saint-Philibert que reposent les cendres du valeureux soldat d'Afrique dont on lira la vie - en dernière page - sous la rubrique "Document", et dont on découvrira la personnalité pétrie de subtile psychologie et de folle bravoure.

B.R.



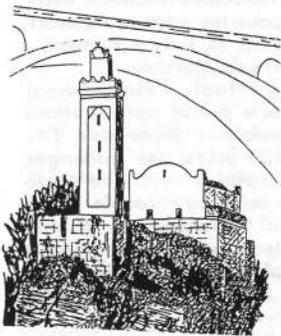
● Notre ancien professeur d'Histoire et géographie, M. PAUL MARTIN, est brusquement décédé, le 15 janvier 1995, âgé de 89 ans. Hommage lui sera rendu dans notre numéro des "Bahuts" à paraître en décembre. Nous disons notre compassion et notre fidélité dans le souvenir à son épouse, ses enfants et tous ceux qui le pleurent.

RECHERCHE

● Jacques ARTHAUD
4, rue de Beausoleil
33170 Gradignan

" Les Bahuts du Rhumel " m'ont permis de retrouver une ex-condisciple, Jacqueline Senckeisen — fille de notre professeur de mathématiques — dont le mari fut un de mes camarades à l'Institut Agricole d'Algérie à Maison-Carrée.

Je cherche maintenant à retrouver Nadia Ferrier, dont le père a été intendant de notre lycée d'Aumale. Merci à qui pourra me permettre d'entrer en relation avec elle.



J'essaie d'exorciser la nostalgie dont je ne puis me débarrasser depuis 33 ans, en dessinant des vues de là-bas, d'après des cartes postales. La mosquée ci-dessus m'a toujours plu, plantée comme un phare sur son éperon rocheux, à l'entrée des gorges du Rhumel.

● *L'état de grève observée par les postiers du Var pendant quelque deux mois, a perturbé les relations écrites entre divers membres de la rédaction des "Bahuts du Rhumel", au point que certaines informations ne pourront être traitées que dans un prochain numéro.*

Si, dans la dynastie des Laveran - dont Alphonse, parrain du lycée de jeunes filles de Constantine - figurent maints médecins, on y compte aussi un dentiste quelque peu célèbre, encore que moins connu de nos générations. Il s'agit d'un arrière grand-oncle : Pierre Laveran, fils de Jacques et de Françoise Montoriol, né à Saint-Elix-le-Château (Haute-Garonne) en 1722 et mort à Vienne (Autriche) en 1794. Après avoir exercé à Paris, il devient, en 1771, dentiste de Leurs Majestés Impériales et Royales à la cour de Vienne. C'est à ce titre qu'il eut à redresser les dents fort mal plantées de l'archiduchesse Marie-Antoinette de Lorraine, future épouse du roi Louis XVI...

LE COURS DE BIBLIOTHÈQUE

J'ai rappelé, dans un précédent article, ce cours de bibliothèque du samedi matin, pendant lequel Mlle Buono nous distribuait des livres... Minutes qu'on faisait durer le plus longtemps possible.

Un jour, en classe de première, notre professeur tomba sur **Lettres et Pamphlets**, de Paul-Louis Courier.

- Qui le veut ?

Pas de réponse.

Bien entendu, personne ne connaissait cet auteur et n'avait envie de le lire.

Mlle Buono me le tendit.

- Yvonne Martin, lisez-le, et vous ferez un exposé sur le comique de Paul-Louis Courier... pour - voyons - dans quinze jours.

Je fis la grimace. Mais quel moyen de refuser ?...

Pendant huit jours, je n'ouvris pas le livre. Au bout de ce temps, Mlle Buono me demanda si mon travail était en bonne voie. Je dus avouer que je n'avais pas encore commencé.

- Eh bien, je vous donne encore 15 jours, pas un de plus.

A contrecœur, je commençai donc ma lecture ; mais, là alors, quel ne fut pas mon étonnement de découvrir un livre passionnant, très amusant ; je ne m'arrêtais pas de lire.

Et c'est avec un grand plaisir que je préparai mon exposé, qui fut prêt le jour dit.

J'avais un peu peur de le lire devant toute la classe. Enfin, ma voix s'affermi. Pour appuyer mes dires, je citais et lisais certains passages.

Les élèves riaient et prenaient des notes.

Mais le passage le plus drôle, je n'osai pas le lire, car je le trouvais un peu trop... osé.

Alors, mes camarades demandèrent : **Quelle page ? Quelle page ?**

Si bien que, le samedi suivant, quand Mlle Buono proposa : **Qui veut " Lettres et Pamphlets " de Paul-Louis Courier ?**

... ELLES LE VOULAIENT TOUTES !

Y. B.M.

● J'ai appris (par le Petit Larousse) que P.-L. Courier était mort en 1825, âgé de 53 ans, assassiné par son garde-chasse.

A DOOR HAS TO BE OPEN OR CLOSED...

Vous souvenez-vous de la classe d'anglais ? Nichée au deuxième étage, fort opportunément éloignée — était-ce un hasard ? — de l'Administration que représentait, à chaque heure de cours, son modeste ambassadeur au registre de présence...

Ce dernier constatait, avec beaucoup d'opportunisme, qu'en classe d'anglais, il n'y avait jamais d'absent alors que, de notoriété publique, l'absentéisme était d'autant plus fréquent qu'il n'était jamais sanctionné.

Dans cette minuscule salle, du haut d'une claire tout aussi minuscule, tonnait parfois, contait souvent et rigolait toujours le plus décontracté des professeurs du lycée : M. Fargeix.

Chez M. Hauvet, le chahut était chronique, inextinguible et quasi-officialisé, comme chez son collègue de latin, le bon M. Dufour, autre victime des potaches pervers.

Chez M. Fargeix, nul chahut au détriment de l'enseignant qui, d'ailleurs, ne l'aurait pas toléré... seulement un " foutoir " permanent, accepté, parfois encouragé par un maître décidé à prendre la vie du bon côté.

Il ne fulminait contre le bruit des élèves que dans un cas : celui de sa partie de bridge, moment où notre professeur — soucieux de justification professionnelle — obligeait trois élèves-partenaires à tenter exceptionnellement de parler anglais tout au long de la partie.

Dans ce cas, la voix de stentor de M. Fargeix avait tôt fait de rétablir de silence d'une classe qui aurait pu troubler le jeu.

Nulle sanction n'accompagnant nos retards, nous faisons donc preuve, dans ce domaine, d'une parfaite désinvolture. N'ayant moi-même rien d'un héros, ce n'était qu'en classe d'anglais que je donnais libre cours à une ponctualité nonchalante.

C'est ainsi qu'un matin, avec un bon quart d'heure de retard, je pénétraï, décontracté, dans le repaire qui bourdonnait de conversations, d'apostrophes et de bruits incongrus, avec la compréhensive participation du magistère. Mon entrée dans la classe fut saluée par un concert d'exclamations et de lazzi.

D'un geste impérieux, M. Fargeix fit cesser la joyeuse manifestation, pour m'annoncer — d'un air faussement courroucé — que j'étais le sixième retardataire de la matinée.

Au même instant — entendant des pas résonner sur les marches de bois des escaliers accédant à la classe — notre professeur me cria : " Encore un retardataire ! C'en est trop ! Bloque la porte, et empêche-le d'entrer ! ". Ce que je fis incontinent, arc-bouté à la porte, pesant des deux bras et du pied droit.

De l'autre côté, on secouait la porte, on la frappait à coups de poing accompagnés d'injonctions incompréhensibles dans le brouhaha. Je ne cédaï pas à la pression, assez content de moi, devant un public complice et encourageant de la voix.

De l'autre côté, on s'acharnait à vouloir entrer, avec des rugissements de rage. Alors, M. Fargeix me cria : " Laisse-le entrer ! " et je lâchai brutalement la porte.

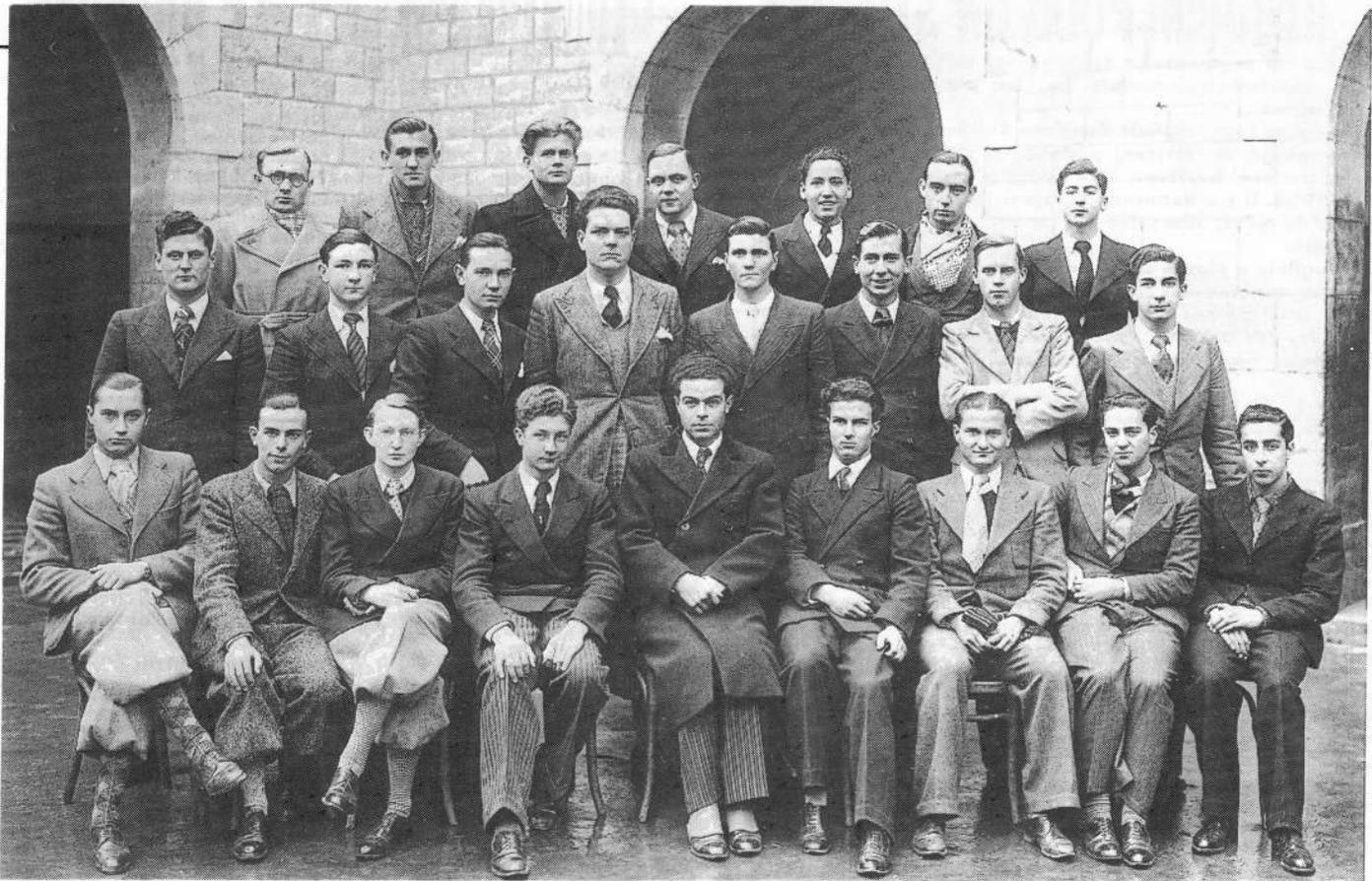
C'est alors que nous vîmes — " horesco referens ! " — emporté par son élan, enfin libéré, tel un obus, surgit l'intrus déséquilibré, se racrochant à une table pour éviter la chute...

Dans un silence devenu glacial, nous reconnûmes M. le Proviseur, furibond, hors de ses gonds et de son flegme légendaire, s'exclamant : " Mais enfin, M. Fargeix, que se passe-t-il dans votre classe ? ", tandis que — responsable d'avoir exécuté les consignes magistrales — je sentais le vent de la panique me souffler au visage.

Un instant abasourdi lui-même, notre professeur descendit lourdement de sa chaire, se rendit vers la porte, en saisit la poignée fébrilement en secouant à contretemps et s'exclama : " Vous pouvez en juger vous-même, M. le Proviseur, cette porte fonctionne mal. Je l'ai déjà signalée aux services de l'Intendance ".

M. Blanc, notre proviseur, ne parut guère goûter cette explication car, ostensiblement, il ouvrit aisément la porte, sortit et la claqua derrière lui, sans autre question ni observation...

Guy CANIOT



M. Marcel Martin parmi ses élèves de philosophie en 1936-37. De haut en bas et de gauche à droite : Ferghani, Carbonel, Messerschmidt, Raffini, Gazzeri, Biesse, Chabriat ; puis Teisseire, Gratecos, Barrois, Nessler, Mialon, Barrot, Gylphé, Roger Guedj ; puis Armand Lacroix, Léoni, Braun, Imhoff, et - au delà du professeur - Masselot, Romani, Hannoun, Lévy.

M. MARCEL MARTIN, MAÎTRE AIMÉ ET ADMIRÉ

Dans la nuit de Noël, qui est pour tous joie familiale et espérance, M. Marcel Martin, ancien professeur de philosophie au lycée d'Aumale, nous a quittés.

Doucement et discrètement, comme il avait vécu.

Depuis deux mois, à la suite d'une hémorragie cérébrale, il était plongé dans un coma profond d'où il ne devait sortir que pour glisser dans le froid de la mort. Il avait 82 ans...

J'avais été son élève en 1941-42. Pour l'adolescent que j'étais, il était, sinon un vieux monsieur, tout au moins un homme d'âge mûr...

Relativité du jugement : il avait alors 28 ans !

Ses cours étaient directs, nets et précis. Il nous citait des phrases-clés, comme autant de repères dans le vaste domaine de la philosophie. Chaque quinzaine, il s'astreignait à corriger

quelque trente cinq copies dont la plus mince comportait au moins cinq ou six pages...

Jamais ne lui fut posé aucun problème de discipline. Son autorité était naturelle, son influence sur de jeunes esprits en quête de maturité, profonde.

J'ai eu le privilège de compter parmi ses élèves. Mais c'est beaucoup plus tard que je l'ai mieux connu.

Retiré à Toulon, il dispensait son enseignement, bien après sa retraite, au cours Renaissance. Il n'était pas guidé par l'appât du gain mais par le souci d'être encore et toujours utile dans sa spécialité.

Son bureau était bourré de livres, son appartement décoré de beaux tableaux acquis çà et là, car cet humaniste était aussi un homme de goût...

Supportant mal la chaleur estivale, il aimait à

se réfugier dans une maison de famille qu'il possédait à Allos car il était Bas-Alpin d'origine.

Ne sachant pas conduire et n'ayant pas de voiture, il m'avait demandé avec tact, presque avec timidité, si nous pouvions lui éviter un parcours compliqué, avec changements de trains et d'autobus.

J'avais accepté de lui rendre ce petit service, d'autant que s'il nous hébergeait, nous réglions, ma femme et moi, notre quote-part de frais de restaurant.

Nous avons donc passé deux fois dix jours avec lui.

J'ai pu, au cours de ces séjours, apprécier son infinie délicatesse et sa conversation passionnante qui alliait littérature et philosophie.

Veuf depuis plusieurs années, souffrant terriblement, mais discrètement, de la solitude, il fut heureux, je crois, d'avoir avec moi de

longues discussions dont il sortait toujours vainqueur, la vivacité de son esprit et la sûreté de son jugement étant intactes.

Il était — chose étonnante pour un esprit habitué à la relativité du jugement — profondément croyant. Chaque jour, il s'isolait quelques instants pour prier, et s'en allait méditer dans la petite église du village.

Je prenais garde de ne point troubler son recueillement.

Et maintenant, il n'est plus.

Il a arrêté son cœur pour ne pas faire de bruit, et il est allé vivre en souriant, dans la mémoire et dans le cœur de ceux qui l'on connu, admiré, aimé.

Comment ne pas évoquer, à son propos, ce joli mot de Saint-Exupéry : " Plus jamais il ne sera présent, mais plus jamais non plus, il ne sera absent ".

Cl. G.

REQUIEM POUR UN STOÏCIEN

Adossé à un promontoire rocheux sur une île de l'archipel canarien, scrutant vainement l'horizon pour y discerner les côtes africaines...

Tel l'imagine Jean Bogliolo dans son exil insulaire.

Jeune agrégé de lettres, pédagogue de talent, écrivain, poète, polémiste, bretteur, il n'accepta jamais notre départ forcé de 1962. Il y a beaucoup de vertu dans cette philosophie stoïcienne du refus, alimentée par les re-lectures de Sénèque et Marc-Aurèle.

Jean Bogliolo a planté dans ma mémoire un signe à floraison persistante, sur lequel il me plaît de rajouter la fervente reconnaissance d'un de ses anciens élèves, par le fait qu'il voulut bien prendre par la main l'enfant que j'étais, pour lui faire gravir les chemins escarpés de l'humanisme. J. TORASSO

100 FRANCS

DARE DARE ! Que les retardataires oubliés, négligents ou distraits se hâtent de régler leur cotisation annuelle de 100 F à notre trésorier (et à lui seul) Louis Cartoux 190, av. Marc-Sangnier 83110 Sanary-sur-Mer. Merci de leur promptitude.

LE PREMIER

● Lors de la distribution des prix de 1876, dans la grande cour du lycée de garçons, le discours d'usage fut prononcé par le benjamin du corps professoral, M. Wolters, âgé de 28 ans. Thème : " Le Rayonnement désintéressé de la Pensée française ". Né dans le duché de Brunswick en 1848, Français d'adoption, professeur d'histoire au Kaiserli, il préparait le concours qui allait faire de lui le premier professeur agrégé du lycée de Constantine.

C'ÉTAIT LA... M. AUBERTIE

Qui peut se vanter d'avoir été enseigné — entre la sixième et la première — quatre fois par le même professeur de français-latin ?

Je crois pouvoir affirmer, sans vouloir m'en faire gloire, que je fus le seul oiseau rare de cette espèce. Le privilège m'en fut octroyé moins par l'effet du hasard que par la grâce de classes redoublées.

Le professeur qui eut la constance de supporter ma présence quatre années de sa vie était M. Aubertie, Robert de son prénom.

Nous débutâmes ensemble en 1935 : lui, dans un établissement qu'il connaissait déjà pour l'avoir fréquenté pendant une jeunesse que la rumeur publique prétendait turbulente ; moi, arrivant du clair collège de Philippeville, petite merveille d'architecture moderne n'ayant pas cinq ans d'âge, si différent du vieux bahut presque octogénaire où les acacias de la grande cour m'avaient tendu — en manière d'accueil — leurs frondaisons résignées de reclus à perpétuité.

Notre professeur était d'une bonne taille moyenne, mince, avec une tête petite au haut d'un long cou flexible à émergente pomme d'Adam.

Tête petite et triplement moustachue... trois broses poilues jaillissant : l'une de son oreille gauche, l'autre de son oreille droite, la troisième de sa paire de narines, au-dessus de lèvres esquissant un semblant de moue.

Tête petite autour de laquelle planait un mystère : comment un cerveau hors du commun pouvait-il y tenir à l'aise ? Car, à n'en pas douter, M. Aubertie était un savant.

Outre qu'il entendait le latin, le grec et plusieurs langues vivantes, il savait le sanscrit, langage ô combien ésotérique ! Il s'y était fait initié au temps où il professait dans ces comptoirs français des Indes dont — tant en géographie qu'en histoire — on nous faisait apprendre la liste par cœur : Pondichéry, Chandernagor, Yanaon, Karikal et Mahé...

Pour l'heure, il était revenu d'Asie en Afrique, riche de ces connaissances orientales sur lesquelles, parfois, il daignait soulever le coin d'un voile soyeux comme sari de maharani.

Or, pour sa première année d'enseignement au lycée, on lui confia une classe de quatrième forte de 93 élèves dont j'étais : cadeau quelque peu venimeux dont nul autre collègue n'avait dû vouloir se lester... mais il en " avait vu d'autres " sous les cieus exotiques et avait accepté sereinement.

Nanti de cette prolifération hors du commun, il se mit à nourrir ses 93 rationnaires — d'heure de cours en heure de cours — d'une pâte scolaire constituée de maintes liasses de feuilles ronéotypées par ses soins : feuilles blanches pour le vocabulaire, jaunes pour la morphologie, roses pour la syntaxe.

En milieu d'année scolaire, comme on l'avait prié d'enseigner aussi l'Histoire de France, il ajouta des feuilles bleu tendre à ses distributions quasi quotidiennes.

Toute cette manne paperassière sortait d'une énorme serviette de cuir à poignée, que le professeur de français-latin-histoire véhiculait, de sa main gauche, depuis son domicile de la rue Rouget-de-Lisle au faubourg Saint-Jean, tandis que sa main droite empoignait le manche d'un parapluie faisant office de canne.

Parapluie qui allait rejoindre l'aiselle, sous son bras gauche, lorsque le maître adressait — à qui le saluait d'un retentissant " Bonjour M'sieu ! " — un vaste coup de chapeau pensif.

M. Aubertie n'usait pas de la classique calligraphie cursive encore à l'honneur en ces temps d'encre violette et de plume sergent-major : il traçait — tant sur feuille qu'au tableau — chaque lettre détachée de ses voisines, comme si elles fussent sorties d'une machine à écrire ou — mieux — de l'atelier d'un typographe.

Timide, il ne plantait jamais ses yeux dans ceux de son interlocuteur, mais son regard un peu douloureux allait errer au-dessus des têtes, vers cet Infini où les mathématiciens nous suggèrent que se croisent — enfin ! — deux droites parallèles.

Timide, mais — surtout — écorché vif...

Féru de perfection, il redoutait toute mauvaise réponse à la question qu'il posait. Aussi, préférait-il



souffler lui-même les éléments de ce qu'il fallait dire...

— Ainsi, nous voyons que " bubus " est à... ?

L'élève restait coi.

— Ainsi, nous voyons que " bubus " est à l'a... ? l'ab... ? l'abla... ?

— Tif ! répondait l'interrogé, mi-piteux, mi-goguenard.

A moins que — par rêverie, étourderie ou malice — sa réponse devienne...

— L'ablation, m'sieu !

Outré, notre professeur se mettait alors à taper le sol du pied, se contorsionnait, aspirait de longs traits d'air par les commissures des lèvres ; puis il se lançait dans l'érucciation de...

— C'était là !... C'était là !... C'était là !... Là !... qu'il concluait par : mon pauvre Nicoli... ou mon pauvre Sultan... ou mon pauvre Gassabi !... ou mon pauvre Boujol... Ou mon pauvre Benoit ...

Ce " C'était " ou " C'était là " lui tenait lieu de défoulement, d'exutoire. Il le lâchait par salves — en bon artillerie qu'il avait été — soit à la fin d'un trait d'esprit, soit en écho à une bourde d'élève, soit encore pour renforcer l'intérêt d'une remarque.

Puis — pour notifier que tout allait rentrer dans l'ordre — il lui arrivait de conclure par un apaisant " Voici ! " ...

Pas de chahut dans sa classe, sinon de petites " chuchoteries de vers à soie " (comme il disait poétiquement) entre élèves que la leçon — momentanément — n'intéressait pas.

Il renâclait à punir, mais son lointain regard, tout chargé de doux reproches, tenait lieu de sanction avec plus d'efficacité que le devoir supplémentaire voire la consigne entière.

Pétri de bonté, il avait excuse à

C'ÉTAIT LA...

tout... même aux fautes d'orthographe : à leur sujet, ne prétextait-il pas qu'elles étaient le fruit de la fertile imagination de ceux qui les commettaient.

Anodine maniaquerie, il tenait en sainte horreur deux mots : " surhomme " et " évoluer ", contre lesquels il persifflait longuement, à grands renforts de ricanements sarcastiques, de " C'était là ! " itératifs et d'un feu d'artifice de postillons.

Pour les loustics (qui ne manquaient pas dans la classe) cette aversion constituait une bonne occasion de placer ces vocables-tête-de-Ture bien en vue dans une rédaction ou une dissertation ; certains poussaient même la virtuosité jusqu'à user d'un agressif " superhumanus " ou d'un barbare " evolutare " à la faveur de quelque thème latin.

Quel régal ensuite — quand arrivait l'heure de remise des copies — d'ouïr le maître s'esbaudir, roucouler, faire gorges chaudes pour tympaniser ce substantif et ce verbe aussi ridicules que les Précieuses dont Molière fustigeait le " conseiller des grâces " ou les " commodités de la conversation ".

Fort heureusement, notre saint professeur aimait tous les autres mots de la langue française et toutes les locutions du bon vieux parler latin, et il s'échignait à les faire aimer par ses élèves.

Virtuose de l'étymologie (discipline qui faisait mes délices), il nous inculquait la manière d'aller dessoucher les mots chez l'antique latin, le grec, le saxon, le hongrois, le francisque, le slave, le celte, l'arabe, le gaulois ; il les faisait rutiler ou se couvrir de poussière, s'enoblir ou s'encanailler, parfois s'expatrier quelques siècles pour nous revenir tronqués ou affublés d'excroissances étrangères.

En parlant avec amour, il s'acharnait à nous faire jouir de ce trésor...

Ces mots merveilleux — bien qu'ils soient très nombreux et bien que plus d'un demi-siècle ait passé depuis la fin des années 30 — je ne crois pas que ma passion pour eux se soit refroidie, à ce jour.

Grâces en soient rendues au magister bien-aimé !

A PROPOS DU "CID"

Il me souvient que lorsque j'étudiais "Le Cid" en classe de troisième, au lycée de Constantine (que, curieusement, je n'ai jamais appelé "le bahut"), M. Canazzi, qui joignait à d'éminentes vertus pédagogiques un sens très marqué de l'humour, nous avait cité le vers d'un humoriste, qui résumait - à son sens - la pièce du vieux Corneille en faisant dire à Chimène : "Qu'il est joli garçon l'assassin de papa !"

J'ai retrouvé récemment la trace de ce poème et de son auteur Georges Fourest. Je le livre à vos regards amusés :

Le palais de Gormaz, comte et gubernator,
Est en deuil : pour jamais, dort, couché sous la pierre,
L'hidalgo dont le sang a rougi la rapière
De Rodrigue appelé le Cid Campéador.

Le soir tombe. Invoquant les deux saints Paul et Pierre,
Chimène, en voiles noirs, s'accoude au mirador ;
Et ses yeux, dont les pleurs ont brûlé les paupières,
Regardent, sans rien voir, mourir le soleil d'or...

Mais un éclair, soudain, fulgure en sa prunelle :
Sur la piazza, Rodrigue est debout devant elle !
Impassible et hautain, drapé dans sa capa,

Le héros meurtrier, à pas lents, se promène.
"Dieu - soupire, à part soi, la plaintive Chimène -
Qu'il est joli garçon l'assassin de papa !"

Cl. G.

UNE FUGUE A GOÛT DE FTAÏRS

Était-ce l'odeur de friture des ftaïrs ou le parfum de miel ambré des zlabias qui, ce jour-là, poussa quatre filles de mathélem (1943-44) à prêter une oreille complaisante à l'annonce - par un (?) des élèves de la classe - de l'absence du professeur de sciences naturelles... Mais était-il vraiment absent ?...

Je ne sais... Toujours est-il que nous nous retrouvons une vingtaine à envisager un petit tour dans le quartier arabe - tout proche - pour une dégustation. Mais, si les filles - à peine tolérées dans ce lycée de garçons - peuvent sortir, comme elles l'entendent, par la porte des professeurs, les garçons, eux, doivent montrer patte blanche et justifier leur sortie.

La solution est vite trouvée !

Et l'on put voir, ce jour-là, quatre filles souriantes passer devant la loge du concierge - où une porte vitrée permettait à notre corbère une certaine surveillance - pendant qu'à leurs pieds, quinze garçons se faufilaient, à quatre pattes, protégés par le bas de la porte en bois plein.

Les zlabias furent délicieux ! Mais tout se paye.

Le lendemain, les quatre filles - accusées d'être les instigatrices de l'équipée - furent sèchement convoquées dans le bureau du Proviseur, pour une semonce qu'elles avaient en partie méritée...

Mais je ne peux m'empêcher de rire quand je raconte la scène à mes petits-enfants.

Qui faisait partie de

l'Aventure ? Peut-être, quelques-unes et quelques uns de ceux qui figurent sur ce cliché d'époque. De gauche à droite, en haut : ?, ?, ?, Janine Jolland, Suzy Dessens, Josette Guigon, Arlette Coste, Yolande Pisani, Renée Moniot, ?, ?, ? ; au dessous : Jean Marbot, Alain Le Bozec, Serge Arel, Guy Lehman, Alain Marbot, Paulet Arrighi, ?.

Y. P.H.

● Rectification aux "Bahuts" numéro 6 de mai 1993 : Mlle Rouzière fondatrice des "Ondines Lycéennes" figure sur la photographie publiée. Je me trouve à l'extrême-droite du quatrième rang, et elle est devant moi, près de l'arbre, en partie cachée par une élève.



AGAPES A PARIS

● SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

19, la seule autre disponible hors vacances scolaires, était apparue encore moins opportune ; et il rappela le mot de Michel-Angel : "Dieu a donné une soeur au Souvenir et il l'a appelée Espérance".

Il ne restait plus, aux 50 convives, qu'à découvrir les surprises d'un menu gourmand servi - actualité oblige - dans les salons "Elysée".

Tableau combien réconfortant que celui de ces cinq grandes tables animées où chacun a conservé son visage, ses tics, ses mots, son surnom, son accent, comme s'il s'agissait simplement pour lui de poursuivre une conversation interrompue depuis peu de temps à peine... chacun voulant peut-être dire qu'on se fabrique son passé comme d'autres prétendent bâtir leur avenir.

Cette impulsion se manifes-

ta avec plus d'accuité encore à l'heure de la pause-goûter, à l'occasion d'allées et venues agissant comme autant de multiplicateurs d'échanges, d'interrogations et de propositions. Autant de signes évidents de la vitalité de notre association.

Les couples Canazzi-Moreau ont avancé l'idée d'un circuit touristique-culturel en Vendôme ; leur avant-projet a suscité l'adhésion de la majorité des camarades, qui conservent le meilleur souvenir d'une précédente sortie effectuée, en 1990 "sur les pas de Ronsard".

L'heure de se quitter arrivant trop vite, la séparation fut laborieuse, ponctuée de courtes haltes qui voyaient se reformer les petits groupes d'amis...

Peut-être jetaient-ils déjà les bases de leur prochaine rencontre ?... Avignon en octobre prochain ? Pourquoi pas !

Jean-Dominique FOATA



HOMMAGE

UNE PROMOTION GEORGES-GONDAL CHEZ LES CADETS DE SAUMUR

Georges et moi avons été condisciples au lycée d'Aumale d'octobre 1935 à juillet 1942. Pendant l'année scolaire 1941-42, en Math-Elém, sous l'autorité magistrale et combien originale de M. Seinkeisen, nos places étaient proches. Mais nos relations s'étendaient aussi au domaine sportif : nous avons pratiqué l'athlétisme — dans la même équipe de relais — au lycée et au S.O.C., avant de monter les excellents chevaux du 3^e Chasseurs d'Afrique.

Appelés, début 1943, dans des armes différentes, nous nous sommes retrouvés, en avril 1944, à l'école des Elèves Aspirants de Cherchell où notre promotion " Marche au Rhin " comprenait une dizaine de Constantinois, presque tous anciens du lycée, dont l'actuel responsable des " Bahuts du Rhumel ". Georges et moi fûmes nommés aspirants en octobre, et nos trajectoires divergèrent définitivement : il rejoignit son 3^e R.C.A. tandis que j'allais échouer dans une unité en formation.

Il passa bientôt au 1^{er} Régiment de Hussards, engagé dans la réduction de la poche de Saint-Nazaire. Il fut fidèle à ce régiment jusqu'à son départ pour l'Indochine — où je l'avais précédé de deux mois — en août 1951, et il y devint sous-lieutenant puis lieutenant d'active et breveté parachutiste.

Débarqué à Saïgon, il commanda une section à la 14^e compagnie du 7^e bataillon de Parachutistes Coloniaux opérant au Tonkin. C'est dans les rangs de cette unité d'élite qu'il tomba, dans la nuit du 12 au 13 janvier 1952, au combat du col de Kem, sur la route coloniale 6. Le Viet-Minh essuya là un éclatant échec et dut se retirer en perdant plus de cent morts et un important armement.

Georges fut promu chevalier de la Légion d'Honneur à titre posthume, et sa croix de guerre des T.O.E. porte palme et étoile d'argent.

Quarante ans plus tard, les anciens de " Marche au rhin ", réunis en Amicale, intervinrent pour que la mémoire de leurs camarades morts pour la France soit honorée par le parrainage de promotions d'officiers de réserve ; ainsi, le nom de Georges Gondal fut retenu par le général commandant l'Ecole de Saumur et ses élèves de la promotion 94/12.

La cérémonie eut lieu le 31 mars dernier. Avec la famille de Georges, quatre anciens de sa promotion dont le " major " — le général Letestu, grand officier de la Légion d'Honneur — assistèrent d'abord à une messe célébrée par un jeune prêtre — lui-même officier de réserve — venu de sa paroisse des Hautes-Alpes ; puis prise d'armes et baptême se déroulèrent à l'école, avec la participation de sa brillante fanfare.

A la requête du major, le général de division Boucher annonça que la promotion portait le nom de Georges Gondal. Les premiers classés, sortis des rangs, reçurent leurs galons des mains de leur général et du général



Letestu ; puis tous les élèves défilèrent en entonnant leur chant de promotion dédié à notre ancien condisciple.

Le soir, à l'abbaye royale de Fontevault, les 500 invités admirèrent une plaquette et un insigne frappé au nom de Georges Gondal, alliant le parachute et l'ancre de marine du 7^e B.P.C. à la licorne d'argent du 1^{er} Hussards Parachutistes.

Je ne doute pas que tous nos condisciples seront émus et fiers de voir ainsi honorer la mémoire d'un des leurs, mort au combat pour la liberté de peuples qui ont conservé une place dans le cœur de tous les anciens d'Indochine.

Qu'il me soit permis de demander à chacun une pensée pour quatre camarades — parmi les 28 que comptait la classe de Math-Elém 1941-42 — qui moururent pour la France : Christian Wolf pendant les campagnes de Libération ; Pierre et Henri Ferrando, tombés l'un en mission, l'autre en Indochine (ils parrainent une promotion de l'Ecole de l'Air) et Georges Gondal auquel un si bel hommage vient d'être rendu par les cadets de Saumur.

C. LEMMERY.

● CI-DESSOUS. A gauche, un cadet de la promotion " Georges Gondal " reçoit ses galons des mains du général Letestu, major de la promotion " Marche au Rhin " à laquelle appartenait notre condisciple Georges, à l'Ecole des Elèves Aspirants de Cherchell, en 1944. A droite, la promotion nouvellement baptisée " Georges Gondal " rend les honneurs à l'Étendard.

À MAÎTRES CHOISIS

Au premier plan du passé - au début de ce siècle - parmi nos maîtres, voici le groupe des instituteurs du cycle primaire.

En tête, se hâte, claudiquant sur sa canne, le scrupuleux maître de dixième, dont les modèles d'écriture calligraphiés à l'encre rouge m'ont révélé la notion des perfections inaccessibles.

Sait-on toujours aussi bien écrire ? L'âge de la désintégration de l'atome et des fusées interplanétaires a-t-il encore quelque chose de commun avec celui de la plume sergent-major ? J'incline à le regretter.

Je n'imagine pas d'homme plus doux, plus " maternel " que notre humble instituteur de neuvième. Ses grosses mains rouges - témoignages visibles de ses attaches paysannes - l'eussent voué aux travaux des champs s'il n'avait, avant tout, été fait pour les enfants : la pureté de l'enfance avait rejoint celle des campagnes fleuries dans son âme candide.

Le contraste était frappant entre le maître de huitième et celui de septième.

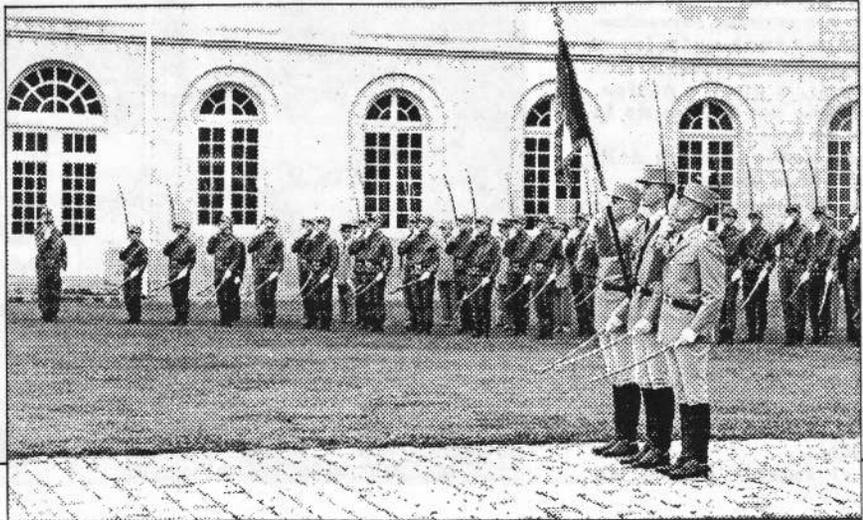
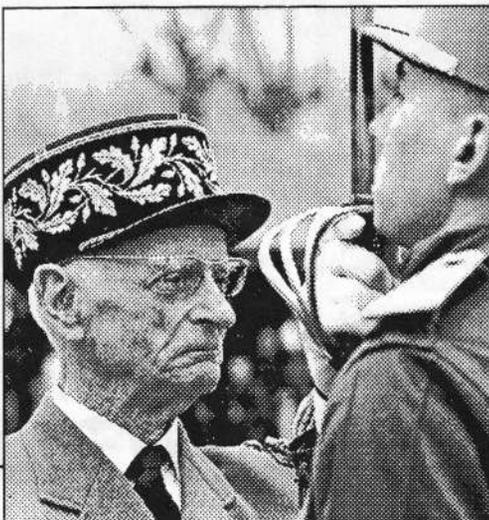
Le premier était un homme pâle sous sa barbe noire, rejeton souffreteux des villes et célibataire hostile aux turbulences des petits. Nos premières punitions datèrent de son règne autoritaire et détesté.

Le second était, au contraire, un homme élégant et mondain, dont les guêtres et les gants blancs se remarqueaient de loin, sur les champs de course et dans la rue Caraman, dans la plus brillante compagnie du temps... et il n'était que bonté, tendresse, humilité.

Nous devons beaucoup à tous ces chevaliers du participé passé : avec quelle maîtrise ils en enseignaient les règles redoutées ! La grammaire, grâce à eux, se trouvait réduite à un petit nombre de recettes, comme les livres de cuisine de nos mamans.

Rien de ce qu'ils nous enseignaient ne supportait le doute et n'était au delà de notre entendement. Tout était certain, clair, définitif.

Jules PAOLI †



BELLE ÉPOQUE ET ANNÉES FOLLES

Le 6 janvier 1892 — donc (1) — on découvre, dans un compartiment du train arrivant d'Alger à Constantine, le corps sans vie de M. Baudel, proviseur du lycée de garçons.

On lui donne pour successeur M. Busquet, prénom Zéphyrin. Ce n'est pas un inconnu pour le corps professoral ni pour les élèves (les plus jeunes exceptés) : il y a quatre ans, il officiait ici comme censeur des études.

On le rappelle donc de Bastia où il a vécu cette olympiade loin du Rocher — un Rocher où il va diriger le "bahut" pendant 18 ans, jusqu'en 1910.

Si on lui connaît le chantant accent des Provençaux, c'est qu'il est né à Maillane, patrie du grand Frédéric Mistral, roi des félibres, dont il est le contemporain et l'ami.

Très vite — ayant connu le régime disciplinaire trop sévère, qui a provoqué l'année précédente encore plus d'une mutinerie — ce pédagogue éclairé se hâte de l'assouplir.

Avec un demi-siècle d'avance, il applique des méthodes d'autodiscipline et d'éducation active :

- organisation d'une association athlétique, qui deviendra, par la suite, l'Union Sportive Lycéenne ;

- création des "Amis des arbres" dont les adhérents disposent d'un jardin à entretenir, dans la périphérie du lycée ;

- constitution d'un orchestre d'élèves dont les éléments sont fournis par les meilleurs sujets des classes de musique.

On croit rêver en découvrant que les potaches peuvent également suivre des cours de danse, pour pouvoir participer aux bals que donne l'association des anciens élèves qu'anime le D^r Noël Martin.

Il y a même des fêtes champêtres "extra muros" : un membre du conseil d'établissement — M. Gueit — ouvre les jardins de sa propriété du Khroubs, et le Tout-Lycée s'y rend, en train spécial affrété par la Compagnie des chemins de fer de l'est algérien.

Ce nouveau style pédagogique inspirera — bien plus tard — à l'un des anciens élèves du proviseur Busquet, cette appréciation reconnaissante :

"Ce proviseur a laissé, dans l'esprit de ses anciens élèves, le souvenir d'un homme extrêmement bienveillant, bon, paternel, malgré un air distant et sévère qui nous intimidait. Je le revois, dans sa tenue administrative de l'époque : redingote noire et chapeau de soie."

L'éloge émane de M. Blanc, que beaucoup, parmi nous, ont connu comme proviseur et qui fut un "ouled Busquet" de 1894 à 1900.

De son côté, Zéphyrin Busquet ne tarit pas d'éloges sur ses lycéens :

"Leur tenue est parfaite, leur esprit excellent. Doués d'une vive intelligence, d'un tempérament passionné, ils possèdent également des qualités de cœur les meilleures et les plus solides. Avec une égale ardeur, ils cultivent les sciences et les lettres, s'adonnent aux exercices physiques, aux jeux de plein air, à la pratique du tir, à tous les sports. Et, partout, ils excellent..."

La preuve ? En 1898, le lycée de garçons de Constantine se classe premier aux championnats de tir des lycées et collèges de France.

Et il y a, aussi, des exceptions qui confirment la règle ! Ainsi, le 8 février 1896, à la récréation qui suit le petit déjeuner, voici qu'un certain nombre de "grands" — pensionnaires, demi-pensionnaires et externes surveillés — s'assemblent en silence et sortent du lycée par une porte que le concierge a négligé de fermer.

Rue de France, ils sont rejoints par les externes. En silence et en bon ordre, on gagne le Camp des Oliviers. Que s'y passe-t-il alors ? Mystère ! Ce n'est qu'en cours de journée que la manifestation ambulatoire régagne le bahut.

Malgré les punitions infligées aux meneurs — ou réputés tels — chacun gardera héroïquement le secret de



La tribune officielle lors de la distribution des prix en 1900

ce "coup de takouk" et celui-ci demeurera toujours inexplicable.

Autre "fait divers" lycéen : cette aventure (déjà évoquée par Marcel Jeanjean dans notre numéro 6) relative à celui qu'on appela "le Chinois", un boursier du Gouvernement général de l'Indochine. Ce fils du chef-pirate tonkinois Doc-Tick qu'on avait interné à Batna, était... une fille du nom de Hann, que son père faisait élever comme un garçon, pour — disait-il — se donner l'illusion "d'avoir un descendant mâle qui pourrait lui rendre les honneurs funébres"...

La chronique ne rapporte pas si ce chevalier d'Eon extrême-oriental était bon élève ou non ; on sait seulement qu'il n'était pas communicatif... et ne sollicita jamais — par la suite — son admission à l'Amicale des anciens élèves...

Passé le temps... S'efface le finissant XIX^e siècle devant l'impétueux XX^e... Sonnent les heures à la déjà vieille horloge dont le cadran culmine à l'étage des dortoirs...

Le 8 mars 1908, on fête le cinquantenaire de l'établissement, en même temps qu'est scellée la première pierre des agrandissements du "petit" lycée. Le gouverneur général Jonnart est venu d'Alger, pour la circonstance, présider la cérémonie.

Il n'y a pas, cette fois, de grand banquet sous les acacias de la cour d'honneur, comme cinq ans auparavant, lorsque le président de la République, Emile Loubet, a présidé aux agapes réunissant pas moins de 450 convives de choix.

En 1910, dans cette ambiance Belle Époque, le proviseur Busquet passe le relais au proviseur Césaire Legrand. Et c'est bientôt la Grande Guerre, avec sa tragique hécatombe de maîtres et d'anciens élèves.

C'est pourtant au cours de ces quatre années qu'en 1916, s'achève l'agrandissement du lycée, et que le gaz de ville fait place à l'énergie électrique fournie par les

chutes hydrauliques jouxtant les moulins Lavie.

En 1917, Louis Callot devient proviseur. Lui aussi connaît bien la maison : avant d'y être patron, il y fut professeur, et même professeur débutant — c'est lui qui, en 1883, prononça le discours de distribution des prix — et, avant d'être professeur, il y fut aussi élève.

Comme son provisorat s'est achevé en 1932, nombreux sommes-nous encore à l'avoir connu...

Là, s'arrête donc l'histoire des 59 premières années du lycée.

A cette narration, la plume d'oie du chroniqueur s'est usée. Vide est l'encrier de porcelaine blanche maculée de violet. Non sans quelque nostalgie, il écrit le mot "fin", avec ce qu'il reste encore d'encre sur sa plume "sergent-major".

C'est avec passion qu'il a lu et relu — pour en extraire maints détails savoureux — l'opuscule rédigé par M. le proviseur Ulysse Hinglais, à l'heure de prendre sa retraite ; les discours prononcés par M. le recteur Hardy et M. le proviseur Tongio lors du baptême de l'établissement portant le nom du duc d'Aumale ; l'introduction de M. le proviseur Joire pour le livre d'or du centenaire du lycée ; enfin, l'ouvrage très documenté de notre camarade Michèle Biesse-Eichelbrenner : "Constantine, la conquête et le temps des pionniers".

Pour raconter les 45 années allant de 1917 à 1962, stylo, pointe Bic, feutre, machine à écrire, voire imprimante d'ordinateur sont appelés à prendre le relais des plumes et de l'encre obsolètes.

Et sous les doigts d'autres chroniqueurs : tous ceux qui veulent — qui doivent — apporter leur témoignage, et dire les mille et un souvenirs encore vivaces, du temps où ils n'avaient pas encore vingt ans...

(1) Voir "Génèse d'un lycée, 1875-1892", dans le numéro 9 des "Bahuts du Rhumel".

les bahuts du rhumel

- Michel Sadeler
Le Chenonceaux III
boulevard de Paris
83200 Toulon
Tél. 94.24.39.12.
- Jean Benoit
440, route de Vulmix (A 36)
73700 Bourg-Saint-Maurice
Tél. 79.07.29.31
- TRÉSORIER
Louis Cartoux
190, avenue Marc-Sangnier
83110 Sanary-sur-Mer

LAMORICIERE

LE COLONEL BOU CHECHIA

Le 5 février 1806, à Nantes, en l'hôtel de Goulaine, rue d'Argentine, naît Christophe Louis, Léon Juchault de la Moricière, fils de Christophe Sylvestre et de Désirée de Robineau de Bougon.

En lui, se conjuguent du sang monarchiste et du sang républicain : son grand-père et un oncle du côté paternel sont morts en combattant sous le drapeau blanc de Condé et de Charette ; côté maternel, son grand-père a épousé les idées républicaines et ses oncles ont servi dans les armées de la République.

L'enfant grandit, devient lycéen à Nantes. Il est petit, râblé, tout en muscles, remarquablement adroit. Il subjugué ses camarades par sa soif d'apprendre, son intransigeance, sa force morale et sa nature bouillonnante.

Sorti de Polytechnique, il parachève sa formation militaire à l'école d'application de Metz d'où on lui assigne pour garnison Montpellier, dans le Génie.

En 1830, il fait partie du corps expéditionnaire et participe à la prise d'Alger. La bataille à peine terminée, il remarque l'absence d'horloges dans la capitale de la Régence et — en esprit pratique — entreprend la construction de cadrans solaires.

Capitaine à 24 ans, il est à l'origine de la formation des zouaves dont le premier bataillon est constitué de Français et d'Arabes. Aussi, se met-il à étudier la langue de ces derniers et à apprendre l'histoire du pays conquis.

Très vite, il réagit contre les agissements des spéculateurs et s'élève contre l'esclavage qui continue de se pratiquer : ne va-t-on pas jusqu'à rendre à leurs maîtres, les esclaves venus s'engager dans nos rangs. Inutile d'ajouter qu'il bénéficie de la sympathie des musulmans.

En 1833, on le charge de créer et d'animer les bureaux arabes pour négocier avec les tribus. Celles-ci ne sont pas toujours faciles à convaincre, tels les turbulents Hadjoutes qui sont la hantise des troupiers français ; c'est pourtant chez eux qu'il réussit à recruter les premiers éléments d'un corps de cavalerie d'où naîtront les spahis.

Cependant, un jeune marabout dont on vénère la sainte austérité tente de s'imposer à ses corréligionnaires : il se nomme Abd el Kader. Seul lui tient tête Mustapha Ben Ismaël. Mais l'Etat-major a le tort de ne pas accepter le concours de ce dernier ; on le regrettera plus tard... trop tard.

Lucide face à ces problèmes, Lamoricière écrit ces paroles prémonitoires :

" La religion est la seule idée commune que possèdent les Arabes ; c'est en son nom qu'on les réunira et le mot de ralliement sera " guerre sainte ". Jamais, on n'obtiendra qu'ils fassent leur prière du vendredi pour le roi Louis-Philippe : à Oran, ils la font pour l'empereur du Maroc, à Constantine

pour le sultan de Constantinople ; à Alger — afin de ne pas se compromettre — pour " celui qui marche dans la bonne voie ".

" Leur en demander d'avantage, ce serait comme si l'on demandait aux catholiques d'Irlande de reconnaître la reine d'Angleterre pour leur souveraine spirituelle ".

Au mépris de cet avertissement, cinq ans après la prise d'Alger, la situation des habitants est plus humiliante qu'avant la conquête, cependant que — inconsidérément — on signe un traité avec Abd El Kader en allant jusqu'à lui conférer le titre d'émir, avec une position d'indépendance absolue.

Devenu lieutenant-colonel, Lamoricière reçoit le commandement du régiment de zouaves. Il conserve son uniforme métropolitain, mais se coiffe du fameux tarbouche rouge à gland bleu d'où lui viendra le surnom de Bou Chechia.

C'est à la tête de cette troupe d'élite qu'en 1837, il mène l'assaut de Constantine vers la fameuse brèche faite par l'artillerie, après avoir échangé un fameux dialogue avec le général Valée qui commande en chef.

— Colonel, êtes-vous sûr que la colonne que vous commandez sera énergique jusqu'à la position ?

— Oui, mon général, j'en réponds et vous le promets.

— Combien pensez-vous que vous perdrez de monde dans ce trajet ?

— La colonne sera forte de 450 hommes. J'ai calculé cette nuit qu'il ne se tirerait pas, en avant de la brèche, plus de 400 coups à la minute. Un quinzième au plus de ces coups porteront. L'assiégé n'aura pas le temps de recharger. Je ne perdrai pas plus de 25 à 30 hommes dans le trajet.

— Mais, enfin sur la brèche, quel monde avez-vous songé que vous perdrez ?

— Cela dépendra du plus ou moins grand nombre d'obstacles que nous aurons à vaincre au delà de la brèche dont le terrain est loin d'être déblayé. L'assiégé aura, dans ce moment, un grand avantage sur nous et nos pertes devront être cruelles : la moitié de la colonne sera vraisemblablement détruite.

— Et pensez-vous que cette moitié étant détruite, l'autre moitié ne fléchisse pas ?

— Mon général, les trois-quarts seraient-ils morts, serais-je mort moi-même, s'il reste un seul officier debout, la poignée d'hommes qui ne sera pas tombée pénétrera et saura se maintenir...

Et il confie, un moment plus tard, au capitaine Le Flô : **" Si l'on me disait que, dans un quart d'heure, j'aurai la tête cassée et qu'il fut possible de s'abstenir hono-**



ramblement, je répondrais : va pour la tête cassée, et j'irais tout de même ".

Il n'a pas la tête cassée mais peu s'en faut : on va le retrouver sous les décombres, la figure, les mains et les genoux brûlés après l'explosion d'un magasin de poudre au cœur de la ville. On craint, un moment, qu'il ait perdu la vue.

Il se rétablit. On le nomme colonel. Et le voici — en 1840 — face au nouveau gouverneur : Bugeaud. L'un militaire absolu, l'autre avec son esprit pratique, légaliste et partisan du régime civil.

Affecté en Oranie, Lamoricière fait oeuvre humanitaire : il améliore l'installation des troupes et de leur équipement et s'attache à réorganiser les hôpitaux militaires où l'on compte jusqu'à sept décès par jour.

En 1844, promu général, il se trouve aux côtés de Bugeaud pour triompher à l'Isly, à la frontière marocaine qu'Abd El Kader utilisait comme base de départ. Et, en 1847, c'est à lui que l'émir vaincu accepte de se soumettre, et à lui seul.

Peut-être, Lamoricière utilisa-t-il utilement conseiller le duc d'Aumale qui vient de succéder à Bugeaud comme gouverneur général... C'est compter sans le caprice du Destin : la brusque révolution de 1848 provoque le départ et l'exil du duc.

Lamoricière rentre en métropole, se fait élire député de la Sarthe et devient ministre de la guerre dans le cabinet formé par le général Cavaignac... jusqu'au coup d'Etat du prince Louis-Napoléon, en 1851. D'abord incarcéré, il est exilé en Belgique dont il ne revient qu'en 1858.

Il ne lui reste plus qu'à se mettre au service du pape Pie IX, à la tête des zouaves pontificaux et des volontaires internationaux venus défendre les états du Saint-Siège. Combat totalement inégal : à Castelfidardo, la marée piémontaise écrase sous le nombre la petite armée vaticane.

Lamoricière rentre en France et se retire à Prouzel, dans la Somme, sur les terres qu'y possède son épouse née Marie-Gaillard de Ferré d'Auberville, de 21 ans sa cadette. Il décède le 10 septembre 1865, à peine âgé de 59 ans, bien loin de cette Algérie à laquelle il avait donné — avec vaillance et intelligence — le meilleur de lui-même...

René BLANC.